

« LE PROGRÈS NÉCESSAIRE » : DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CAPITAINE NEMO À UNE CIVILISATION DE TROGLODYTES

TILL R. KUHNLE,
Université de Münster (Allemagne)

1. PROLOGUE : LE TRAUMATISME DU PROGRÈS

Nous croyons, nous, que la civilisation ne périra jamais, parce que nous avons l'imprimerie, la vapeur, la poudre à canon¹.

Gobineau vante ici les exploits technologiques de la civilisation, tout en révoquant l'optimisme des Lumières, optimisme fondé sur l'idée d'un progrès à l'infini et de la perfectibilité du genre humain. Dès la première moitié du dix-neuvième siècle, cet optimisme fut profondément ébranlé. L'Histoire parut désormais céder le pas aux exploits des sciences et de l'industrie. Au lieu d'offrir des recettes pour réaliser l'utopie, ceux-ci assujettirent l'homme à leurs impératifs pour finir par provoquer le traumatisme du progrès, ce traumatisme toujours revécu après-coup, faisant constamment appel à un travail de deuil sans fin et à la création de nouveaux discours ou récits – des récits qui s'avèrent souvent mythiques – car, dans un monde qui change à une vitesse croissante, l'homme doit assumer sa condition qui n'est pas seulement celle d'une impossible réconciliation avec la Nature mais, de surcroît, celle d'une impossible réconciliation avec un univers créé par lui-même².

¹ Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines I*, Paris : Firmin-Didot 1884, 168.

² Cf. Till R. Kuhnle, *Das Fortschrittstrauma. Vier Studien zur Pathogenese literarischer Diskurse*, Tübingen: Stauffenburg 2005.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

Néanmoins, imprégnées par la philosophie des Lumières, les sociétés occidentales ne cessent de se réfugier dans un leurre, comme le souligne Baudrillard :

Nous croyons naïvement que les progrès du Bien, sa montée en puissance dans tous les domaines (sciences, techniques, démocratie, droits de l'homme), correspond à une défaite du Mal. Personne ne semble avoir compris que le Bien et le Mal montent en puissance en même temps, et selon le même mouvement³.

Et avec l'entrain du discours d'un prophète, Paul Virilio constate l'amoralisme des sciences face à l'idéologie du progrès :

(...) le scientifique, dépouillé de ses attributs de civilisation, *ne travaillerait plus que pour le scientifique, chaque découverte se greffant sur l'autre et la science trouvant sur son propre terrain les sources et les fins de son existence*, à l'instar du Jéhovah de la Genèse⁴.

Par conséquent, il met en garde contre une apologie aveugle de l'Occident et du Progrès faisant oublier que « le récit judéo-chrétien de la Genèse est *l'histoire d'un suicide scientifique* »⁵.

En d'autres termes : les sociétés occidentales misent sur le progrès – ainsi que sur la croissance économique – comme l'humble serviteur de la cité de Dieu mise sur la grâce dans le célèbre pari de Pascal. Et tous ceux qui ne suivent pas le rythme de ce progrès seront exclus à jamais de ses bienfaits. C'est-à-dire qu'il n'y a qu'un groupe bien limité d'élus qui en profite – et Gobineau pense tout d'abord à la race blanche. Le racisme est donc un des stratagèmes de l'idéologie bourgeoise qui, pour la conservation du *statu quo*, veut limiter *a priori* le champ d'action de l'éthique – et ainsi de la politique – au profit d'une morale restrictive et, dans les différents domaines de la vie économique, d'une déontologie bien définie ; cela va de pair avec un projet de civilisation tel qu'il a été prôné par Gobineau : « un état de stabilité relative où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins, et raffinent leur intelligence »⁶.

³ Jean Baudrillard, *L'Esprit du terrorisme*, Paris : Galilée 2003, 20sq.

⁴ Paul Virilio, *Ce qui arrive*, Paris : Galilée 2002, 88 sq.

⁵ *Ib.*, 90.

⁶ A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines I*, op. cit., 90.

Il s'ensuit des *topiques* (*topicae*) au travers desquelles l'homme cherche à saisir ce monde en mouvance comme s'il s'agissait d'un univers clos et immuable, de préférence petit : tout doit y avoir sa place, son lieu (*topos*) – dans le temps comme dans l'espace. Pour employer un terme de Walter Benjamin : l'homme aspire à une *existence meublée*⁷. L'idéal est désormais celui d'une « finitude » affichée : les bourgeois « raffinent leur intelligence ». Si les progrès dans les sciences et la technologie dépassent l'homme, celui-ci ne se surmonte point. Il en résulte un paradoxe : n'ayant plus d'*éthos*, l'homme se confine dans une déontologie qui, tenant lieu de morale, se porte garante d'un *statu quo* social; mais étant exclusivement une stratégie de conservation, une telle déontologie s'avère au fond aussi amoral que les sciences. Cela permet la coexistence de deux cités apparemment indépendantes : celle de la tradition et celle des sciences. L'une, qui est close, devient le lieu d'un destin qui aspire à son accomplissement, l'autre, qui est tournée vers l'infini, constitue la sphère des forces aveugles. Les lois de la cité des sciences et de la technologie agissent comme celles de la Nature, ce n'est qu'à l'intérieur de la cité de la tradition que leurs forces semblent maîtrisées. Or, la tradition n'a aucune emprise sur cette cité des sciences qui est à la fois celle de la production et de l'économie.

Lors d'un accident – qu'on distingue ici sophistiquement d'un incident – du sous-marin *Nautilus* dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Jules Verne fait déclarer par le capitaine Nemo : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles »⁸. Si une société n'arrive plus à maîtriser les forces de la Nature elle sera condamnée à disparaître. Il en est de même avec les forces produites par les techniques disponibles. Par son organisation et par sa « morale », une société défie ces dangers. Mais la meilleure des sociétés possibles ne saura résister éternellement à la puissance destructrice de la Nature déchaînée ni à l'accélération vertigineuse des progrès scientifiques. Ainsi, Nemo veut soustraire son sous-marin à une

⁷ Walter Benjamin, « Traumkitsch ». Ds. : *Gesammelte Schriften I.2.*, Frankfurt a. M.: Suhrkamp, 2^e éd. 1991 620-622 ; cf. Alfred Adler: *Möblierte Erziehung. Studien zur pädagogischen Trivilliteratur des 19. Jahrhunderts*, München: Fink, 1970, 13 ; T. R. Kuhnle : « Utopie, Kitsch und Katastrophe – Perspektiven einer daseinsanalytischen Literaturwissenschaft ». Dans : Hans Vilmar Geppert et Hubert Zapf (dir.) : *Theorien der Literatur. Grundlagen und Perspektiven I*, Tübingen et Bâle : A. Francke, 2003, 105-140, 125 sqq.

⁸ Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*. Préface de Christian Chelebourg, Paris : Le Livre de Poche, 1995, 511.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

société encore incapable de maîtriser un tel engin ; ainsi, l'œuvre de la communauté idéale sur *L'Île mystérieuse* est engloutie lors de l'éruption d'un volcan ; ainsi, dans *Fragments d'Histoire future* de Gabriel Tarde, la civilisation devenue parfaite doit se retirer dans les entrailles de la terre – après la défaillance du soleil.

2. LES SCIENCES DEVENUES RHÉTORIQUES

À bord du sous-marin *Nautilus*, le capitaine Nemo a créé un univers qui échappe à l'Histoire. Réuni dans un vaste musée de la mer et une gigantesque bibliothèque, le patrimoine culturel et scientifique fait partie de cet univers :

Parmi ces ouvrages, je remarquerai les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à Mme Sand. Mais la science, plus particulièrement, faisait les frais de cette bibliothèque : les livres de mécanique, de balistique, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle, et je compris qu'ils formaient la principale étude du capitaine. Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henri Sainte-Claire Deville, de Chasles, de Milne-Edwards, de Quatrefoies, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de l'abbé Secchi, de Peterman, du commandant Maury, d'Agassiz, etc., les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie, etc. (...)⁹.

Le *Nautilus*, à son tour, est la somme du savoir humain mis en œuvre pour une entreprise prométhéenne : explorer les profondeurs des mers afin d'y créer une nouvelle cité (*polis*). Il faut noter que, pour Nemo, l'histoire des sciences – et ainsi l'Histoire tout court – a pris fin vers 1865. Ce n'est pas par hasard que Verne a choisi cette date : elle marque la défaite des sudistes dans la Guerre de Sécession aux États-Unis – au cours de laquelle des sous-marins ont été pour la première fois opérationnels.

Avec la construction de son sous-marin, Nemo n'a donc point anticipé sur les exploits futurs des sciences. Il dispose d'un savoir technique qui transforme toute invention en une *inventio* au sens

⁹ *Ib.*, 90.

rhétorique du terme. *Inventio* signifie « trouver quelque chose », c'est-à-dire des « arguments » dans un canon établi. Ces « arguments » deviennent les *topoi* d'un discours. Chez Verne, le verbe « inventer » veut dire « trouver des procédés techniques connus afin de réaliser un projet ». Dans sa narration, ces procédés font figure de *topoi* ; son discours « scientifique » est alors essentiellement rhétorique : l'autorité de l'« inventeur » – de l'ingénieur – contribue à affirmer cette *topique* des sciences qui fait partie des « humanités » transmises par une tradition. Il en résulte le paradoxe que, malgré les descriptions parfois précises qui pourraient être des extraits de manuels scientifiques, la tentative de reconstitution de n'importe quel appareil dans les romans Jules Verne serait vouée à l'échec. C'est d'autant plus paradoxal que le romancier a anticipé, par extrapolation « rhétorique », beaucoup d'inventions réalisées depuis. Bien avant Verne, Gobineau avait évoqué la primauté des anciens sur une modernité scientifique :

Nous sommes, à la vérité, plus savants que les anciens. C'est que nous avons profité de leurs découvertes. Si nous possédons plus de connaissances, c'est uniquement parce que nous sommes leurs continuateurs, leurs élèves, leurs héritiers¹⁰.

La bibliothèque à bord du *Nautilus* en témoigne parfaitement : elle représente un canon des lettres, des sciences humaines et des sciences tout court. Le capitaine Nemo cherche donc à totaliser le savoir humain en établissant son inventaire. Son entreprise s'avère « prométhéenne » dans la mesure où elle veut « pénétrer tous les secrets du monde matériel ». Sa démarche, par contre, ne l'est point : en connaissant les lois de ce monde, il veut *trouver* les phénomènes les plus extraordinaires afin d'en dresser l'inventaire complet. Or, une telle entreprise exige une érudition hors pair !

Par ailleurs, la plupart des *voyages extraordinaires* dans l'œuvre de Jules Verne sont minutieusement préparés dans l'esprit d'Alexander von Humboldt. Rien n'y est laissé au hasard :

Les sciences physiques se tiennent par ces mêmes liens qui unissent tous les phénomènes de la nature (...). Lorsque je commençai à lire le grand nombre de voyages qui composent une partie si intéressante de la littérature moderne, je regrettai que les voyageurs les plus instruits dans des branches isolées de l'histoire naturelle eussent

¹⁰ A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines I*, op. cit., 160.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

rarement réuni des connaissances assez variées pour profiter de tous les avantages qu'offroit leur position¹¹.

3. CHARISME ET TRADITION : LE CANON DES SCIENCES

Nemo est le nouveau Prométhée totalisant la connaissance et l'audace humaines¹² ; son enseigne, le *N*, évoque la gloire de Napoléon et très probablement, par inversion ironique, le règne de Louis-Napoléon, empereur de l'ère industrielle. Le règne du capitaine à bord de son sous-marin reflète à la fois la grandeur et cette *hybris* qui a conduit à l'échec. Son apparence se distingue par son *charisme*, au sens que Max Weber a donné au terme : le caractère extraordinaire d'un personnage dont la personnalité est reconnue « surnaturelle », « surhumaine » ou tout simplement « exceptionnelle » (« außeralltäglich »), dont la personnalité est munie de forces et de qualités qui paraissent inaccessibles aux autres mortels, voire émaner d'une volonté divine – bref : le caractère d'un chef (« Führer »). Toutefois, il ne s'agit point d'une qualité objective car seuls les sujets d'un chef charismatique – les adeptes – peuvent lui attribuer cette puissance¹³. Le personnage de Nemo rappelle donc les grandes personnalités « charismatiques » de l'Histoire qui hantent la bourgeoisie du dix-neuvième siècle.

¹¹ Alexander von Humboldt, *Relation historique du Voyage aux Régions équinoxiales du Nouveau Continent I*, Paris : Dufour 1814 [repr. Stuttgart: Brockhaus (Quellen und Forschungen zur Geschichte der Geographie und der Reisen) 1970], 3sq.

¹² NB : Pour le dix-neuvième siècle, Prométhée est devenu le mythe d'indentification par excellence. Cf. Hans Blumenberg: *Arbeit am Mythos*, Frankfurt a. M. : Suhrkamp, 5^e éd. 1990, 607.

¹³ Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehenden Soziologie* [Studienausgabe], Tübingen: Mohr (Siebeck), 5^e éd. 1972 [repr. 2002], 141 [Fr. *Économie et société I. Les catégories de la sociologie*, Paris : Plon (Agora. Les classiques) s.d., 321 sqq.) : « 'Charisma' soll eine außeralltägliche (ursprünglich, sowohl bei Propheten wie bei therapeutischen wie bei Rechts-Weisen wie bei Jagdführern wie bei Kriegshelden: als magisch bedingt) geltende Qualität einer Persönlichkeit heißen, um derentwillen sie als mit übernatürlichen oder übermenschlichen oder mindestens außeralltäglichen, nicht jedem andern zugänglichen Kräften oder Eigenschaften begabt oder als gottgesandt oder als vorbildlich und deshalb als 'Führer' gewertet wird. Wie die betreffende Qualität von irgendeinem ethischen, ästhetischen oder sonstigen Standpunkt aus ; 'objektiv' richtig zu bewerten sein würde, ist dabei begrifflich völlig gleichgültig; darauf allein, wie sie tatsächlich von den charismatisch Beherrschten, den 'Anhängern', bewertet wird, kommt es an. ».

Le charisme du capitaine s'affirme ensuite par le fait que, dans *Les vingt mille lieues sous les mers*, le lecteur n'apprend rien sur la biographie du capitaine. Il impose ses lois à son équipe et aux prisonniers à bord du *Nautilus* : il instaure sa propre morale qui est celle d'une communauté soudée par le serment. Il faut souligner que, d'après Weber, le charisme est le moteur de l'Histoire, et que la « domination charismatique » se traduit par une nouvelle tradition imposée comme ayant sa propre légitimité. Chez Verne, par contre, le charisme de Nemo échappe à la gratuité puisque tous ses actes sont bien menés par un *éthos*, dont témoigne la bibliothèque à bord du *Nautilus*. Ce qu'il impose en la totalisant, c'est une tradition déjà existante. Cependant, il ne développe aucune perspective pour l'avenir de l'humanité. Avec la résignation du moraliste La Bruyère, il déclare à son interlocuteur : « À mes yeux, vos artistes modernes ne sont déjà plus que des anciens (...). Les maîtres n'ont pas d'âge » ; et il ajoute avec l'entrain du mélancolique solitaire : « (...) je suis déjà mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux des vos amis qui reposent à six pieds sous terre. »¹⁴. En s'identifiant aux grands artistes, il met en cause le monde « extérieur » et le dénonce pour avoir abandonné toute éthique léguée par la tradition.

Nemo veut donc protéger son monde clos contre une civilisation corrompue. Il est convaincu que l'humanité n'atteindra jamais la maturité éthique nécessaire à la maîtrise de ses propres exploits technologiques dont le *Nautilus* constitue la « somme » devenue réalité. Pour échapper définitivement à cette humanité, il met toutes ses connaissances au service d'une utopie : créer une ville au fond des océans. Par ailleurs, en coulant une frégate anglaise, c'est lui-même qui fait la démonstration d'une technologie qui peut – pour parler comme Ernst Bloch – à tout moment se transformer d'instrument de vie (« *Lebensmittel* ») en instrument de mort (« *Todesmittel* »)¹⁵. Plus tard, dans un autre ouvrage du cycle *Les Voyages imaginaires*, un des avatars du personnage incarné par le capitaine, *Robur le conquérant*, mettra également l'humanité en garde contre les progrès prématurés avant de s'envoler avec son aéronef : « J'ai

¹⁴ J. Verne, *Vingt mille Lieues sous les mers*, op. cit., 111 sq. Cf. Jean de La Bruyère : « Discours sur Théophraste ». Ds. : *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard (Pléiade) 1951, 3-18, 11.

¹⁵ Ernst Bloch, *Das Prinzip Hoffnung* [3 vol.], Frankfurt a. M. : Suhrkamp (stw) 1985, [vol. II, ch. 36.III], 769.

compris que l'état des esprits n'était pas prêt pour l'importante révolution que la conquête de l'air doit amener un jour. »¹⁶.

D'après Ernst Robert Curtius, le canon du Moyen Âge était toujours déterminé par les trois principes *studium, imperium* et *sacerdotium* ; ces principes représentaient les trois puissances dans la société médiévale : le droit, l'État et l'Église¹⁷. Certes, chez Verne, il n'est plus question de structures médiévales, mais de la société bourgeoise revendiquant *une* tradition comme fondement de son organisation : le droit, l'État et – pourtant moins affichée – la foi jouent toujours un rôle prédominant dans ses romans. Le canon, qui inclut désormais les acquis scientifiques, y est l'expression même de la tradition.

Le capitaine Nemo ne perdra son charisme qu'à la fin de *L'Île mystérieuse*, à bord de son sous-marin emprisonné dans une caverne. Dans le dialogue avec l'ingénieur Cyrus Smith, dialogue qui se transforme en une confession au sens théologique du terme, il révèle ses mobiles. Né dans une famille aristocratique des Indes, il a vu les Anglais assassiner ses parents. Cette mort qui continue à le hanter, l'a transformé en justicier solitaire, condamné à errer comme le mystérieux Hollandais – c'est le *mobilis in mobile* d'un voyageur qui a renoncé à arriver quelque part.

Au travers de ce démantèlement du charisme de Nemo par ses propres confessions se dessine une éthique proche de celle du penseur légitimiste Bonald. Celui-ci vante les sociétés naturelles dont les membres agissent « par la force pour la fin de leur production et de leur conservation mutuelles »¹⁸. Toute société, que Bonald appelle « société politique » ou « société de conservation », peut, au cours de son histoire, devenir de plus en plus complexe. Seule une monarchie chrétienne est en mesure de garantir la survie d'une telle société, fondée – comme l'écrit Bonald en se référant à Rousseau – sur la « volonté générale » : « *Volonté générale, amour général, force générale*, forment la constitution de la société politique ou de la société de

¹⁶ J. Verne, *Robur le conquérant*. Préface de Simone Verne, Paris : Le Livre de Poche 1997, 246.

¹⁷ Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Tübingen et Bâle : Francke¹¹1993, 261 sq.

¹⁸ Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald, *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile démontrée par le raisonnement et par l'histoire* (= Œuvres I), Paris : 1854, 128.

conservation. »¹⁹. Et pourtant, la conservation d'une telle société ne peut être assurée que par un seul homme de qualité :

Là où tous les hommes veulent nécessairement dominer avec des volontés égales et des forces inégales, il est nécessaire qu'un seul homme domine ou que tous les hommes se détruisent.²⁰

On ne trouve pas forcément une apologie d'un régime monarchiste chez Jules Verne. Toutefois, les grandes lignes de sa vision du monde – et donc de son éthique – sont marquées par ce traditionalisme qui vante la famille, et ainsi une communauté patriarcale.

La question de l'éthique qui va de pair avec celle de la légitimité, devient de plus en plus impérieuse puisque la civilisation moderne ne cesse de creuser le fossé qui sépare l'individu de la société. Dans une communauté patriarcale, selon l'idéologie légitimiste, un tel abîme ne se manifeste pas (encore) : la société porte en elle sa propre légitimité transmise par la tradition ; elle ne connaît donc pas ce hiatus « moderne » entre l'éthique et la morale. Par conséquent, une telle société est considérée comme cohérente dans la mesure où une morale fondée sur la tradition organise les rapports entre ses membres.

Face aux changements vertigineux survenus aux dix-neuvième siècle, la légitimité traditionnelle perd son importance. De plus en plus la conservation devient la seule raison d'être d'une société : les sciences sont censées servir exclusivement d'instruments de conservation au service de la société en question. Et la « société de conservation » s'assimile au système économique qui dicte désormais l'emploi de ces « instruments ». Il s'ensuit un tournant idéologique particulier : la tradition se transforme en refuge pour ceux qui ont su tirer profit de ce système. Ainsi toutes les conséquences destructrices du progrès technico-scientifique paraissent appartenir à un univers totalement étranger à la société.

D'après Walter Benjamin, la vie privée du bourgeois est marquée par le refoulement de la production industrielle et de ses conséquences dans le culte de l'intérieur :

¹⁹ *Ib.*, 133.

²⁰ *Id.*, 141.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

L'intérieur est l'asile où se réfugie l'art. (...) Le collectionneur se plaît à susciter un monde non seulement lointain et défunt mais en même temps meilleur ; un monde où l'homme est aussi peu pourvu à vrai dire de ce dont il a besoin dans le monde réel, mais où les choses sont libérées de la servitude d'être utiles²¹.

Nemo se déclare tout d'abord amateur et collectionneur²². Il est l'incarnation d'un dilettantisme génial, d'un homme-orchestre qui est « capitaine, ingénieur et constructeur ». Aucune trace de travail ne souille l'apparence fantasmagorique du sous-marin : il forme un tout similaire à l'œuvre totale (*Gesamtkunstwerk*) de Wagner – qui est au nombre des artistes vénérés par Nemo.

Le *Nautilus* est une gigantesque entreprise esthétique ! Comme Wagner, Nemo a poussé la division du travail jusqu'à la perfection – par la communauté monastique que forme son équipe dont les membres ne présentent aucun trait d'individualité. Ce qui a rendu possible cette entreprise titanique qu'est le *Nautilus*, c'est l'immense richesse du capitaine. Seule l'indépendance matérielle permet de réaliser des exploits extraordinaires.

Dans de telles conditions, le capitalisme prend l'allure d'un conte de fées car le règne de la richesse a remplacé celui du processus économique qui l'avait produite. Le « travail » prend alors sa vraie valeur car il transforme les richesses en une œuvre au lieu de s'abaisser à les fournir. Dans la perspective d'une telle œuvre, toute volonté devrait apparaître comme l'expression d'une « volonté générale ». Mais rendu aveugle par son idée fixe, Nemo, l'aventurier charismatique, agit à l'encontre de son propre projet et son équipe soudée par le serment que ses membres ont prêté au nom de leur capitaine obéit à une domination s'avérant tyrannique.

Tel est le message de plusieurs romans de Jules Verne : si ces richesses sont gérées par la volonté d'une communauté patriarcale, elles sont mises au service du bonheur de tous – pour réaliser le projet nommé « civilisation » ; si, au contraire, elles tombent dans les mains d'un chef dont les aspirations sont régies par un esprit purement tyrannique, les individus sont abaissés au rang de rouages dans un impitoyable engrenage. Le roman *Les 500 millions de la Bégum*, où l'utopie Franceville est menacée par l'usine-caserne « Stahl-

²¹ W. Benjamin, « Paris, Capitale du XIX^e siècle. Exposé ». Ds. : *Das Passagenwerk I* (= *Gesammelte Schriften V.1*), Frankfurt a. M. : Suhrkamp (stw) 1991, 60-77, 67.

²² J. Verne, *Vingt mille Lieues sous les mers*, op. cit., 92.

stadt », témoigne d'une façon exemplaire de cette opposition. Nemo, hors-la-loi et ami des peuples opprimés, doit son charisme au fait qu'il résume le potentiel « civilisateur ». Mais il refuse de le mettre au service de l'avenir du genre humain. Ainsi, sa « civilisation » se limite à une aventure prométhéenne. Celle-ci bascule dans le mal puisque le héros a perdu le contact avec cette humanité dont il prétend totaliser les idéaux : sa « civilisation » devient l'instrument de sa vengeance, et donc instrument de mort (Cf. Bloch : « Todesmittel »).

Dans une certaine mesure, Jules Verne représente ce que Gobineau appelle un « conservateur progressiste »²³. Sa position est celle d'un « syncrétisme politique » proche d'un « juste milieu » qui ne met pas en cause l'économie capitaliste²⁴. Mais son idéal se situe au second degré de celle-ci, au-delà des lois impitoyables du marché. L'utopisme modéré – pour ne pas dire régressif – de Verne occupe donc ce lieu idéologique où le bourgeois cherche à revendiquer la tradition comme fondement de sa morale. Dans les romans du cycle *Les Voyages extraordinaires*, la concurrence s'avère suppléée par la dialectique de l'imitation (*imitatio*) et de l'émulation (*aemulatio*) – les deux principes de la rhétorique classique – ou par un esprit de compétition sportive.

4. CONTRE L'HISTOIRE : LE PROGRÈS NÉCESSAIRE

Dans les grands romans de Verne, on ne peut pas discerner une conception de l'Histoire, voire une philosophie de l'Histoire de caractère eschatologique comme dans *Les Misérables* de Victor Hugo, ou dans l'œuvre d'Émile Zola. Jules Verne paraît renier l'Histoire dans la mesure où la marche de celle-ci s'avère de plus en plus dictée par les progrès technologiques et industriels. Comme Gobineau, Verne ne croit point à l'idée de la perfectibilité du genre humain à l'infini afin de faire valoir une éthique qui s'oppose au culte aveugle de la nouvelle technique, et il ne partage pas le racisme affiché du penseur réactionnaire ; il se situe plutôt dans le sillon de

²³ A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines I*, op. cit., 163.

²⁴ Nous reprenons ici les termes que Pierre Leroux (« Réfutation de l'éclecticisme » Ds. : *Œuvres complètes II*, Paris : Louis Nétre 1851, 225-368, 337) a utilisés pour caractériser la pensée de Victor Cousin.

Bonald. C'est pour cette raison que Verne émet le postulat d'un canon des sciences dans lequel l'homme pourra trouver – *invenire* en latin – tous les moyens pour maîtriser les défis d'une situation quelconque. Et même *la marche de la civilisation* est toujours à réinventer – ou simplement à imiter (*imitatio*). Les naufragés de *L'Île mystérieuse* en offrent le parfait exemple : ils créent une nouvelle civilisation – et après que leur île aura été détruite dans l'éruption d'un volcan, ils recréeront, cette fois en Amérique, leur colonie idéale. Leur chef naturel, Cyrus Smith, correspond à l'image même d'un « conservateur progressiste ». Le projet totalisateur de Nemo le misanthrope, par contre, s'est mué en une tradition désormais sclérosée. C'est pourquoi Smith lui reproche une mélancolie qui renie tout avancement de l'humanité : « Capitaine, votre tort est d'avoir cru qu'on pouvait ressusciter le passé, et vous avez lutté contre le progrès nécessaire. »²⁵ Nemo aurait dû mettre son savoir au service de l'humanité au lieu de l'enfermer dans son canon des sciences devenu l'instrument d'une entreprise solipsiste. Alors, face à la mort, le capitaine décide, en guise de rachat, de léguer son immense trésor à l'ingénieur afin que celui-ci l'emploie pour le bien de l'humanité.

Toutefois, « le progrès nécessaire » vanté par Smith ne vaut que pour de petites communautés idéales – Lincoln Island, New Lincoln ou Franceville. Un tel progrès demande un effort éthique – et une société qui est à la hauteur de ses défis ! *Robur le conquérant* déclare que « le progrès est une des lois de ce monde »²⁶, donc une force inexorable contraignant l'humanité à des combats, force qui demande à être maîtrisée. Jules Verne se situe ici dans la lignée d'Auguste Comte qui a prôné les « idées du progrès nécessaire et continu » qu'il a vues s'imposer à l'issue de la *Querelle des anciens et des modernes*²⁷.

Pour caractériser « la vision du monde » de Verne, on peut recourir à la distinction que Claude Lévi-Strauss a établie entre les sociétés « chaudes » et les sociétés « froides », entre celles qu'il compare à une « machine à vapeur » et les autres qu'il définit comme « mécaniques ». Les premières représentent celles des pays civilisés qui sont poussés par la puissance « thermique » de l'Histoire à des structures

²⁵ J. Verne, *L'Île mystérieuse* (2 volumes), Paris : Le Livre de Poche 1995, 810 sq.

²⁶ J. Verne, *Robur le conquérant*, op. cit., 243.

²⁷ Auguste Comte, *Leçons de sociologie*. Paris : GF-Flammarion 1995, 43.

de plus en plus complexes pour finir dans l'entropie²⁸. Les sociétés « froides », par contre, sont celles des peuples « primitifs » qui ne connaissent pas d'histoire et dont les mythes assurent la conservation. Évidemment, Lévi-Strauss, qui a été profondément influencé par Oswald Spengler²⁹, associe l'Histoire au progrès technique avec ses innovations accélérées. Mais « les civilisés modernes fabriquent beaucoup d'ordre dans leur culture ». Avec Saint-Simon, Lévi-Strauss constate que les temps modernes doivent « passer du gouvernement des hommes à l'administration des choses. 'Gouvernement des hommes', (...) c'est : culture, et création d'un ordre beaucoup plus riche et plus complexe »³⁰.

Certes, Jules Verne ne vante pas le retour à une société primitive. Toutefois, il s'oppose à une civilisation autodestructrice surchauffée par l'Histoire – ce qui veut dire avant tout : par un progrès dépassant les limites du nécessaire. Ses ingénieurs sont en même temps des « bricoleurs » au sens attribué à ce terme par Lévi-Strauss. Oui, ils sont – *stricto sensu* – plutôt des bricoleurs que des ingénieurs puisqu'ils s'adressent « à une collection de résidus d'ouvrages humains »³¹ ; ils sont donc les représentants de la culture et de la civilisation. Contrairement au bricoleur « primitif », les protagonistes de Verne puisent leurs « matériaux » dans les exploits scientifiques et technologiques, dans le canon des sciences. Ils tendent donc à assurer la primauté d'une morale rendue légitime par la tradition pour barrer la route à un progrès qui se détache de tout fondement éthique.

Dans la mesure où l'idée de liberté, idée étroitement liée à celle de perfectibilité de l'espèce humaine, est en train de s'effacer de la conscience d'une bourgeoisie qui, à l'instar de l'apprenti sorcier, se sent dépassée par le démon de l'industrie, les valeurs émancipatrices s'approprient à se retourner contre cette classe devenue dominante. On fait donc appel à une tradition qui, désormais, n'est plus que l'instru-

²⁸ Claude Lévi-Strauss / Georges Charbonnier, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, Paris : Plon / Presses Pocket (Agora) 1990, 38 et 44-48. En quelque sorte, le recours à Lévi-Strauss permet de donner un fondement à ce « mythe » constaté par Lucian Boia, *Jules Verne – les paradoxes d'un mythe*, Paris : Belles Lettres 2005.

²⁹ Cf. T.R. Kuhnle, « Ekelhafte Stadtansichten », in : Dieter Ingenschay (dir.): *Die andere Stadt. Großstadtbilder in der Perspektive des peripheren Blicks*, Würzburg: Königshausen und Neumann 2000, 144-156.

³⁰ C. Lévi-Strauss / G. Charbonnier, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, op. cit., 47 et 48.

³¹ C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris : Plon / Presses Pocket (Agora) 1990, 30-49.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

ment d'une idéologie. Et l'idéologie bourgeoise cache mal l'impuissance des valeurs qu'elle affiche.

Au traumatisme généré par le progrès qui a engendré une vision eschatologique de l'Histoire³², Verne répond par le « mythe » de l'éternel Robinson. Sa confiance en la faculté humaine de recommencer encore et toujours l'histoire de la civilisation s'est traduite en d'innombrables robinonnades : leur culture permet aux naufragés de « bricoler » avec des résidus de la civilisation. Il en sera de même avec les survivants du grand déluge qui surviendra dans un avenir lointain. Ils seront des naufragés qui referont le travail de *L'éternel Adam* – tel est le titre d'un roman de Verne publié après la mort de l'auteur. Il y défend une conception cyclique de l'Histoire :

Et peut-être, après tout, les contemporains du rédacteur de ce récit n'avaient-ils pas inventé davantage. Peut-être n'avaient-ils fait que refaire, eux aussi, le chemin parcouru par d'autres humanités, venues avant eux sur la terre³³.

L'éternel Adam est donc l'éternel Robinson !

5. DIGRESSION : UNE CIVILISATION « FROIDE »

Dans le *Paris au XX^e siècle* de Jules Verne, les grands écrivains ont disparu des bibliothèques et des librairies :

Les Orientales, les Méditations, les premières Poésies, la Comédie humaine, oubliées, perdues, introuvables, méconnues, inconnues ! Cependant, il y avait là des cargaisons de livres que de grandes grues à vapeur descendaient au milieu des cours, et les acheteurs se pressaient au bureau des demandes. Mais l'un voulait avoir la *Théorie des frottements* en vingt volumes, l'autre la *Compilation des problèmes électriques*, celui-ci le *Traité pratique du graissage des roues motrices*, celui-là la *Monographie du nouveau cancer cérébral*³⁴.

Le héros de ce roman anti-utopique (ou dystopique) de Jules Verne est le dernier de sa « race » : il est lauréat du prix de rhétorique dans

³² Cf. T.R. Kuhnle, *Das Fortschrittstrauma*, op.cit., et Pierre-André Taguieff, *Le Sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris : Flammarion 2004.

³³ J. Verne, *L'éternel Adam*. Ds. : Lauric Guillaud (éd.) : *Atlantides. Les îles englouties* (Anthologie), Paris : Omnibus s.d., 181-212, 212. Publié en 1910, ce roman compte parmi les œuvres de Jules Verne qui ont été profondément remaniées par son fils Michel.

³⁴ J. Verne, *Paris au XX^e siècle*, Paris : Le Livre de Poche 1997, 52.

une société où les classes de rhétorique sont définitivement condamnées à la disparition. Dans ce Paris désormais sous l'emprise du dieu de l'*utilité*, le patrimoine des anciens et les beaux-arts n'ont plus droit de cité. La civilisation totalement administrée a su mettre tous les progrès des sciences et de l'économie au service d'une cité-machine parfaitement organisée. Comme les « sciences humaines » (ici : les classes de rhétorique) et la « littérature » ont définitivement disparu, il n'y a plus de tradition qui pourrait se porter garante de l'humanité. Sans la puissance d'une tradition qui impose une vraie moralité, toute organisation sociale passée « du gouvernement des hommes à l'administration des choses » devient profondément inhumaine. Dans une certaine mesure, Jules Verne reprend un argument des Encyclopédistes qui ont assuré « que les lettres peuvent seules polir l'esprit, perfectionner le goût, & prêter des grâces aux Sciences »³⁵. On peut en conclure que l'esthétique n'est pas considérée comme valeur en soi, mais comme l'expression d'une société harmonieuse. Le Livre des livres de cette ville de *Paris au XX^e siècle*, le « Grand Livre », est un gigantesque livre de comptes que le protagoniste Michel souille lorsqu'il se laisse aller à une discussion sur la musique. Il perd alors son emploi, le dernier auquel il est encore *utile* : il est de trop dans un monde où les exploits des sciences ont trouvé leur application exclusive au service d'un engrenage qui, dans la nuit, est plongé dans la blancheur froide de la lumière électrique. Lucy, son grand amour, et son père, le professeur de rhétorique, sont à la rue et condamnés à une mort certaine dans cet hiver glacial de 1964 : « [la science] avait dompté la foudre, supprimé les distances, soumis le temps et l'espace à sa volonté, mais elle ne pouvait rien contre ce terrible, contre cet invincible ennemi, le froid ». Au seul service de l'*utilité*, la science s'est substituée à toute autre aspiration humaine ; elle a soumis l'homme à un système mécanique de rapports « nécessaires » dans lequel l'éthique et la moralité n'ont plus cours. C'est ainsi que Verne poursuit : « La charité en fit un peu plus, mais peu encore, et la misère atteignit ses dernières limites »³⁶. L'hiver de 1964 devient l'allégorie d'un progrès laissant derrière lui cette humanité qu'il aurait dû mener vers une vie meilleure. À la recherche de Lucy, Michel arrive au cime-

³⁵ Art. « Littérature » de l'*Encyclopédie*.

³⁶ J. Verne, *Paris au XX^e siècle*, op. cit., 155.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

tière du Père Lachaise où il s'apprête à mourir de froid devant la stèle brisée d'Alfred de Musset. Le cimetière enneigé complète l'allégorie vernienne d'une civilisation qui a perdu son âme. Dans sa mélancolie, Michel apparaît comme le dernier romantique et ainsi le dernier homme. La vision de Verne est une critique au vitriol de l'idéologie saint-simonienne qui, avec son culte de la technologie moderne et de l'utilité, a fortement marqué le Second Empire. Selon l'idéal des saint-simoniens, la ville – donc l'État en tant que « cité » – sera transformée en une usine immense et gérée par une administration déshumanisée.

6. LA SOCIÉTÉ DES TROGLODYTES

Dans un récit d'anticipation écrit vers 1880, *Fragment d'Histoire future*, le sociologue Gabriel Tarde montre une civilisation qui a atteint son plus haut degré de perfection au vingt-cinquième siècle. Le progrès technologique a enfin réalisé l'utopie parfaite : même les maladies les plus dangereuses ont pu être éradiquées. Et les sociétés diverses se sont réunies en une seule fédération dans laquelle on ne parle qu'une langue : le grec ancien. Écouter la muse de la poésie est devenu l'occupation principale de l'homme affranchi de toute corvée par des « machines perfectionnées aussi simples qu'ingénieuses »³⁷. Le monde est presque exclusivement peuplé par une seule race purifiée de toutes les tares de l'espèce humaine. Mais soudain, le soleil fait défection. Sa perte de puissance s'accélère brusquement en 2489, ce qui entraîne une grande catastrophe durant laquelle est tuée la majeure partie de l'humanité. La planète s'est transformée en désert glacial. Les derniers survivants trouvent un chef qui a la sagesse de les mener à l'intérieur de la terre. Là-bas, ils forment une nouvelle société idéale. Les troglodytes réalisent ce rêve du dix-neuvième siècle³⁸ qui a mené à la construction de nombreux pas-

³⁷ Gabriel Tarde, *Fragment d'Histoire future*, Paris : Séguier (2000/3) 1998, 46.

³⁸ Sans doute, Tarde évoque-t-il ici – pourtant de loin – la célèbre parabole que Montesquieu a développée dans ses *Lettres persanes* (lettres XI-XIV) : un peuple de troglodytes s'est autodétruit à cause de l'égoïsme de ses membres ; seules deux familles ont survécu à la catastrophe ; après ils ont refondé une société idéale, basée sur la famille et le travail agricole – cf. Montesquieu : *Les Lettres persanes*. Ds. : *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard (Pléiade) 1949, 129-373, 145-153. Contrairement à Tarde, Montesquieu part d'une conception cyclique de l'Histoire telle qu'on la retrouvera – *mutatis mutandis* – dans *L'éternel Adam* de Jules Verne.

sages et galeries commerciales : celui d'une vie affranchie des intempéries, voire de la Nature, par la transformation du monde en un intérieur immense.

Des « mines » qui mènent à la surface de la planète refroidie fournissent aux troglodytes les aliments nécessaires sous forme de surgelés. Le centre, ou plutôt le cœur, de cette civilisation est une immense bibliothèque :

Admirons à quel point les sciences, jadis éminemment utiles et inductives, léguées par le passé, on eu le don de passionner et d'agiter pour la première fois le grand public, depuis qu'elles ont acquis ce double caractère d'être un objet de luxe et une matière à déduction. Le passé a accumulé de tels entassements indigestes de tables astronomiques, de mémoires et de comptes rendus roulant sur des mesurages, des vivisections, des expérimentations innombrables, que l'esprit humain peut vivre sur ce fond jusqu'à la consommation des siècles ; il était temps qu'il se mît enfin à mettre en ordre, à mettre en œuvre ces matériaux. Or, l'avantage est grand, pour les sciences dont je parle, au point de vue de leurs succès, de s'appuyer uniquement sur des témoignages écrits, nullement sur les perceptions des sens, et d'invoquer à propos de toute l'autorité des livres (Car on dit la bibliothèque, tandis qu'on disait autrefois la bible, il y a une immense différence évidemment). Ce grand et inappréciable avantage, c'est que l'extraordinaire richesse de la bibliothèque en documents des plus divers, ne laisse jamais à court un théoricien ingénieux (...) ³⁹.

Mais comment en est-on arrivé à cet état d'une bibliothèque idéale qui résume toutes les sciences au point qu'elle a rendu superflue toute recherche empirique ?

La société des troglodytes est née à l'issue de la grande catastrophe de 2489 : 700 ans après la Révolution française qui, selon *Fragment d'Histoire future*, a marqué le commencement de l'histoire de la civilisation moderne. Il est indéniable que Tarde s'inscrit dans la tradition de l'eschatologie chrétienne qui devient ici celle de la civilisation moderne. Selon l'*Apocalypse* et ses diverses interprétations, le monde durera 6000 ans ; il sera suivi par les 1000 ans du règne du Christ revenu sur terre ; à l'issue de cette ère de bonheur et de félicité, le Jugement dernier sera prononcé pour laisser entrer les plus purs dans la Jérusalem céleste, symbole de l'ère messianique.

Dans *Les Indes noires*, ce dernier a également imaginé une société idéale à l'intérieur de la terre : un savant ingénieur dirige Coal-City, une ville minière située au bord d'un lac souterrain.

³⁹ G. Tarde, *Fragment d'Histoire future*, 116.

Tel est le cours de l'Histoire Sainte – réduite par Tarde aux 700 ans d'histoire post-révolutionnaires : son millénium est celui des cent dernières années au cours desquelles la civilisation a atteint son apogée pour faire apparaître « cette belle race humaine, robuste et si noble, formée par tant de siècles d'efforts et de génie, par une sélection si intelligente et si prolongée ». De cette race, « il n'allait plus rester que quelques milliers, quelques centaines d'exemplaires hâves et tremblants, uniques dépositaires des derniers débris de ce qui fut la Civilisation »⁴⁰. *Fragment d'Histoire future* peut être considéré comme le produit de cette « nineteenth-century fin de siècle, where all the elements of the apocalyptic paradigm clearly co-exist » – un paradigme que Kermode résume ainsi : « The Terror and Decadence are two of the recurring elements in the apocalyptic pattern ; decadence is usually associated with the hope of renovation »⁴¹. D'ailleurs, avec cette fin de siècle le genre littéraire d'une science-fiction « eschatologique » ou « apocalyptique » anticipant sur la « fin de l'Histoire » connaît son premier apogée.

Dans *Fragment d'Histoire future*, l'apologie du travail et de l'utilité apparaît comme la raison pour laquelle, sur la planète, l'établissement de rapports harmonieux entre les hommes n'a pas encore été possible :

La part du nécessaire se réduisant à presque rien, la part du superflu a pu s'étendre à presque tout. Quand on vit de si peu, il reste beaucoup de temps pour penser. Un minimum de travail utilitaire et un maximum de travail esthétique : n'est-ce pas la civilisation même en ce qu'elle a de plus essentiel ? La place que les besoins retranchés ont laissée vide dans le cœur, les talents la prennent, talents artistiques, poétiques, scientifiques, chaque jour multipliés et enracinés, devenus de véritables besoins acquis, mais *besoin de production plutôt que de consommation*. Je souligne cette différence⁴².

Avec l'avènement de l'ère du Salut, l'homme a su s'affranchir définitivement de la passivité et de la servitude auxquelles l'avait condamné cette société industrielle pourtant presque entièrement surmontée cent ans avant la catastrophe. Avant cette réorganisation de l'humanité, l'homme n'avait été qu'un consommateur non seulement

⁴⁰ *Ib.*, 61.

⁴¹ Frank Kermode, *The Sense of an Ending. Studies in the Theory of Fiction*, New York : Oxford University Press 1967, 11 et 9 ; cf. *id.* 98.

⁴² G. Tarde, *Fragment d'Histoire future*, op. cit., 92.

dans la satisfaction des besoins élémentaires, mais aussi dans l'exécution même du travail censé lui permettre cette satisfaction.

Au travail qui est en même temps consommation – toute ambition humaine y est « consommée » – Tarde oppose la *vraie* production, à savoir une activité dans laquelle l'homme s'investit d'une façon authentique. Tarde s'en prend donc à l'aliénation camouflée par le culte du travail. L'utilité vantée par les économistes du dix-neuvième siècle n'a pas été dictée par les besoins humains mais par une cité industrielle et économique ayant créé ses propres impératifs – notamment celui du travail aliéné :

L'industriel travaillant toujours, non pour son plaisir, ni pour celui de son monde à lui, de ses congénères, de ses concurrents naturels, mais, pour une société différente de la sienne, – à charge de réciprocité, n'importe – son travail constitue un rapport non social, presque antisocial avec ses dissemblables, au grand détriment de ses rapports entravés avec ses semblables ; et l'activité croissante de son travail tend à accroître, non à atténuer, la dissemblance des sociétés différentes, obstacle à leur association générale⁴³.

Ainsi, Tarde rompt avec une tradition monastique qui considère le travail comme seul fondement d'une éthique, tradition reprise par le protestantisme pour devenir le *credo* d'une économie libérale et capitaliste.

Tout en accomplissant leur histoire, les troglodytes ont dépassé la civilisation qui avait régné sur terre. Issue de la Révolution qui avait marqué son commencement, son histoire fut sous l'emprise d'une accélération vertigineuse des innovations dans une cité s'éloignant de plus en plus de l'homme et de ses besoins. La civilisation marchait alors droit vers son « surchauffement ». Ce fut le refroidissement du soleil qui empêcha la civilisation et la culture de s'asphyxier, ce fut donc ce refroidissement qui abolit à jamais – pour parler le langage scientifique – la menace de l'entropie. Dans la description de la catastrophe cosmique et de l'« ère du Salut » qui l'avait précédée, on trouve l'idée fondamentale de toute eschatologie justicière : ce ne sont que les plus purs qui ont droit de cité dans ce que l'Apocalypse désigne comme étant « la nouvelle Jérusalem ». Dans *Fragment d'Histoire future*, celle-ci n'est point céleste, mais souterraine ;

⁴³ *Ib.*, 92.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

d'ailleurs, elle est plutôt une nouvelle Athènes. Et dans cette nouvelle Athènes, les valeurs humaines sont redéfinies :

Mais, pour le théoricien, pour l'artiste, pour l'esthéticien dans tous les genres, produire est une passion, consommer n'est qu'un goût. Car tout artiste est doublé d'un dilettante ; mais son dilettantisme, relatif aux arts autres que le sien, ne joue dans sa vie qu'un rôle secondaire comparé à son rôle spécial. L'artiste crée pour le plaisir, et seul il crée de la sorte. On comprend donc la profondeur de la révolution vraiment sociale, celle-là qui s'est opérée depuis que, l'activité esthétique, à force de grandir, finissant un jour par l'emporter sur l'activité utilitaire, à la relation du producteur au consommateur s'est substituée désormais, comme élément prépondérant des rapports humains, la relation de l'artiste au connaisseur⁴⁴.

Par « production », Tarde entend alors une activité purement esthétique. Dans la nouvelle cité, qui est une cité « d'esthètes », l'aliénation est surmontée : une telle société est désormais dominée par les artistes et leurs admirateurs. Non sans les réserves concernant la confiance en l'espèce humaine qui se font encore sentir dans ce récit, Lucian Boia souligne l'idée centrale de *Fragment d'Histoire future* : « créer un monde clos où des lois humaines remplaceraient les lois de la nature »⁴⁵. Tarde reflète ainsi le credo de l'Art Nouveau (et plus tard de l'Art déco) qui mènera l'homme droit à ce que Dolf Sternberger appellera le « royaume de l'art » (« Reich der Kunst ») : l'esthétisation quasi totale de la vie humaine devenant cet immense *Gesamtkunstwerk* qu'est l'intérieur – *das Heim* – « un royaume complètement modelé de la vie individuelle » (« als total durchgestaltetes Reich individuellen Lebens »)⁴⁶. Mais en même temps, ce style sera, selon Benjamin, la « liquidation de l'intérieur »⁴⁷. Il n'y a plus de contradiction au moment où cette dichotomie séparant l'intérieur de l'extérieur est abolie – ce qui est le cas dans la société des troglodytes. On peut donc dire que la vision de Tarde remplace une *éthique de l'utilité* par une *éthique de la fonction esthétique* afin de réconcilier l'homme avec son œuvre et de fermer ainsi la plaie causée par le traumatisme du progrès.

⁴⁴ Id., 93.

⁴⁵ L. Boia, *La Fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris : La Découverte/Poche (essais) 1999, 140.

⁴⁶ Dolf Sternberger, « Über den Jugendstil ». Ds. : *Über den Jugendstil und andere Essays*, Hamburg: Claassen 1956, 11-28, 17 et 20.

⁴⁷ W. Benjamin, « Paris, Capitale du XIX^e siècle. Exposé », op.cit., 68.

Dans l'environnement « anorganique » des troglodytes, la Nature est réduite à des principes plus ou moins « mécaniques ». Tout peut être déduit des connaissances acquises au fil des siècles précédents. Nul doute cartésien n'est nécessaire pour faire avancer les sciences puisque les erreurs sont exclues par cette bibliothèque qui tient désormais lieu de *Livre des livres* – et plus ce gigantesque livre des comptes décrit par Jules Verne. Les troglodytes de Tarde ont su en quelque sorte achever le projet du capitaine Nemo : les exploits des sciences sont canonisés à jamais. Dans une certaine mesure, la Bibliothèque souterraine évoque ce *Nouvel Évangile éternel* annoncé par Joachim de Flore⁴⁸.

Tout ce qui est organique, en dehors de l'homme lui-même, ne subsiste que sous forme de surgelé ; tout ce dont l'homme a besoin pour vivre, sa nourriture, est « recueilli » à la surface froide de la terre. Son activité est désormais entièrement vouée à l'aménagement de son intérieur – bref : « un minimum de travail utilitaire, un maximum de travail esthétique ». Dans son récit de science-fiction, le sociologue décrit une civilisation enfin libérée de ses apories : une fois qu'elle a surmonté les pulsions s'exprimant dans le jeu meurtrier de la concurrence, elle a aussi surmonté le problème de la morale et de l'éthique. Celles-ci – et personne ne l'a mieux exprimé que Descartes en proclamant une « morale par provision »⁴⁹ – ont pour unique but le maintien d'une organisation sociale. L'utopie post-apocalyptique de Tarde est tout d'abord celle de l'accomplissement d'une utopie cartésienne – utopie restée encore implicite dans *Le Discours de la méthode* – par le biais de la grande bibliothèque. Cette utopie, dont il sera encore question, ne connaît ni le doute ni la relativité d'une « morale par provision ».

ÉPILOGUE

Avec Émile Souvestre, Jules Verne et Albert Robida le dix-neuvième siècle a connu des visions dystopiques ou anti-utopiques. Ils anticipent déjà une tendance importante dans la littérature de science-

⁴⁸ Depuis *L'Éducation du genre humain* de Lessing, l'idée de Joachim a hanté les penseurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

⁴⁹ René Descartes, *Discours de la Méthode*. Ds. : *Œuvres et Lettres*, Paris : Gallimard (Pléiade) 1953, 141 sq.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

fiction notamment après la Deuxième Guerre mondiale. Même s'il se trompe sur la nature de l'œuvre de Jules Verne, le philosophe Christian Godin a bien su résumer cette tendance :

Une bonne partie de la science-fiction contemporaine est de nature apocalyptique. Le temps des utopies heureuses, caractéristiques du XIX^e siècle, nourries par un optimisme scientifique (Jules Verne en est le plus célèbre représentant) semble terminé. Or, ce genre littéraire de la science-fiction ne vaut pas seulement comme témoignage, il a aussi valeur d'avertissement. Il est plus d'une fois arrivé que des ouvrages de ce type aient anticipé l'événement, à l'insu même de leurs auteurs⁵⁰.

Les romans d'anticipation du dix-neuvième siècle révèlent déjà un scepticisme profond concernant l'avenir du genre humain. Et pourtant, les œuvres dystopiques ou anti-utopiques – bien qu'encore rares – trahissent le fait que ce siècle continue à être imbu d'une confiance presque naïve en la technique. On refuse même d'abandonner l'espoir que l'homme pourra un jour surmonter les lois de la Nature⁵¹. Malgré cette faculté attribuée à la technique d'assurer la survie de l'espèce humaine, voire de parer aux catastrophes cosmiques, l'homme lui-même est considéré comme l'irréremédiable source du Mal. Néanmoins, les dystopies ou anti-utopies n'abandonnent pas – pourtant souvent *ex negativo* – la « logique rationaliste » du « roman d'anticipation scientifique (type Jules Verne) » (Virilio)⁵², donc cette logique qui préconise la possibilité d'un homme parfait dans des conditions parfaites. Cependant, l'avènement de telles conditions est de plus en plus mis en doute.

Selon H. G. Wells, Tarde fait preuve d'un esprit cartésien – même à travers les passages les plus fantaisistes : « Il est intéressant de

⁵⁰ Christian Godin, *La Fin de l'humanité*, Seyssel : Champ Vallon (L'esprit libre) 2003, 39.

⁵¹ Dans le contexte de ses considérations sur la planète qui, selon plusieurs scientifiques, est condamnée au refroidissement, Ernest Renan défend l'hypothèse que l'humanité puisse éventuellement survivre par les seuls moyens de la science : « Nous savons que la fin du monde n'est pas aussi proche que le croyaient les illuminés du premier siècle et que cette fin ne sera pas une catastrophe subite. Elle aura lieu par le froid, dans des milliers de siècles, quand notre système solaire ne réparera plus suffisamment ses pertes et que la Terre aura usé le trésor de vieux soleil emmagasiné comme une provision de route dans ses profondeurs. Avant cet épuisement du capital planétaire, l'humanité aura-t-elle atteint la science parfaite, qui n'est autre chose que le pouvoir de maîtriser les forces du monde, ou bien la terre, expérience manquée, entre tant de millions d'autres, se glacerait-elle avant que le problème qui tuera la mort ait été résolu ? Nous l'ignorons. » (Ernest Renan, *L'Antéchrist*. Ds. : *Œuvres complètes IV*, Paris : Calmann-Lévy 1949, 1411 sq.).

⁵² P. Virilio, *Un paysage d'événements*, Paris : Galilée 1996, 91.

noter la clarté, la rationalité toute française et l'ordre auquel, d'un bout à l'autre obéissent ces conceptions. ». Et le maître de la science-fiction anglaise constate chez Tarde les « termes d'une humanité à la fois plus lucide et plus limitée que celle à laquelle nous avons affaire, nous autres Anglais »⁵³. À cette image de l'humanité évoquée par Wells se joint une hantise de la Nature indomptable.

Les troglodytes de Tarde sont enfin libérés des impératifs d'une *nature organique* – donc du Mal entraîné par la chair corrompue. Loin de toute souillure, la nudité redevient une valeur : un idéal de la stérilité domine la société des troglodytes. Dans l'« Ancien Monde », qui est le nôtre, la valeur de l'homme dépendait des critères du marché. Désormais, l'homme constitue le centre de la vie souterraine : il n'est pas seulement affranchi de la Nature corruptrice, mais de surcroît de l'éternelle quête d'une position sociale. Dans ces conditions, la production (esthétique) prime le travail !

Depuis le commencement de la *Querelle des Anciens et des Modernes*, le credo cartésien d'une « morale par provision » fut dénoncé. En 1971, Gabriel Guéret mit en cause le prédicateur qui savait adapter son éloquence aux différentes couches sociales ayant chacune sa morale – une morale de bourgeois ou de villageois – pour exiger de lui une « éthique », c'est-à-dire une attitude en parfait accord avec le message de son discours⁵⁴. Confronté au déclin du Grand Siècle ayant dépassé son zénith, La Bruyère, pourtant partisan des *anciens*, se souvint d'Athènes : « La nature se montrait en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'était point encore souillée par la vanité, par le luxe et la sottise ambition. »⁵⁵. Le terme « nature » désigne ici tout d'abord le caractère de l'homme en tant que *zoon politicon*, en tant qu'être éthique ; il ne s'agit point de la nature végétative des pulsions et de la corruption de la chair, mais d'une nature au second degré – et par là esthétique – qui est celle de l'homme policé. Dans la cité antique (la *polis*), les hommes étaient vraiment humains :

Il est vrai, Athènes était libre, c'était le centre d'une république, ses citoyens étaient égaux, ils ne rougissaient point l'un de l'autre. (...) ils passaient une partie de leur

⁵³ H.G. Wells, « Postface ». Ds. : G. Tarde : *Fragment d'Histoire future*, op. cit., 133-143, 137.

⁵⁴ Gabriel Guéret, *La Guerre des auteurs anciens et modernes*, La Haye : Arnout Leers 1671, 116.

⁵⁵ La Bruyère, « Discours sur Théophraste », op. cit., 12.

« *Le progrès nécessaire* » : de la bibliothèque du capitaine Nemo...

vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étaient les maîtres⁵⁶.

Le principe d'une « morale par provision » peut déboucher sur une seule morale – à condition que toute l'humanité forme une société homogène et obéisse aux lois de la raison. Mais cela présuppose une totalisation des connaissances humaines. Dans la sixième et dernière partie de son *Discours de la Méthode*, Descartes énumère les « choses requises pour aller plus en avant de la recherche de la nature ». Il esquisse un projet engageant à connaître « la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent » pour « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »⁵⁷. Ce projet est dorénavant réalisé par la société des troglodytes : point d'expérience trompeuse, point d'erreur – tout peut être déduit des connaissances acquises au travers des siècles précédents. Dans *Fragment d'Histoire future*, la catastrophe cosmique intervient au bout de 100 ans pendant lesquels les sciences ont atteint la perfection. L'humanité a accompli l'histoire de la civilisation, elle a donc pleinement réalisé ce que les conditions de la vie sur terre pouvaient permettre. La médecine, par exemple, a fait les progrès dont avait rêvé Descartes. Toute philosophie a cédé la place à cette Bibliothèque qui ne cache plus rien sous « sept sceaux ». Elle est, en quelque sorte, la « septième partie » du *Discours de la Méthode*.

Toutefois, il a fallu que la catastrophe se produise pour resserrer les rangs de l'humanité. Il s'ensuit un tournant idéologique dangereux puisque la lecture de Tarde impose la conclusion suivante : seule une humanité réduite à un certain nombre d'hommes de qualité, donc à une élite, voire une race élue, dispose des facultés nécessaires pour mettre en œuvre l'accomplissement de ce projet « cartésien »...

⁵⁶ Ib., 13 sq.

⁵⁷ R. Descartes, *Discours de la Méthode*, op.cit., 167 sq. ; sur les apories d'une utopie de la raison chez Descartes et Condorcet cf. Wolfgang Welsch, *Vernunft. Die zeitgenössische Vernunftkritik und das Konzept der transversalen Vernunft*, Frankfurt a. M. : Suhrkamp 1995, 38.